

1993

Présentation de la pièce par Antonio Tarantino

Extrait de *Conversation avec Antonio Tarantino*

Entretien avec Jorge Silva Melo, Lisbonne, 12 novembre 2005, texte français Caroline Michel. Source : *Atelier européen de la traduction*, site www.atelier-traduction.com

J'ai écrit mon troisième texte *Vêpres de la vierge bienheureuse* (1) à la suite d'un fait divers. Un garçon qui habitait dans mon immeuble s'était mis à se prostituer en travesti près de la caserne Cavalli, où il avait fait son service militaire quelques mois plus tôt. Cela avait déclenché un violent conflit avec son père, à la suite duquel il avait quitté le foyer familial pour aller vivre à Milan. Un jour, j'ai appris que ce garçon s'était suicidé, en se défenestrant. Alors, j'ai inventé une autre version de l'histoire : le père, une nuit, reçoit un appel téléphonique de son fils, qui lui confesse son intention de se suicider. Le père commence alors à s'inquiéter. Ce changement d'attitude se traduit dans le texte par un changement radical de ton et de langage. Ce père – qui est un modeste vendeur ambulant, un homme qui joue aux cartes, qui s'exprime dans un langage rude, la langue des marchés, la langue qu'il a l'habitude d'employer pour blâmer sa femme et ses enfants – commence peu à peu à s'exprimer dans un autre registre. À travers l'usage d'une sorte de langue poétique, il tente d'accompagner son fils vers le salut, dans ce passage entre la vie et la mort. Un salut proche de l'image de Léthé, le fleuve de l'oubli, c'est-à-dire un salut vers un paradis païen. Dans cette deuxième partie, le père s'épanche dans cette étrange langue poétique en une longue suite de conseils adressés à son fils. Dans la troisième partie, qui conclut la pièce, le père va récupérer la dépouille de son fils à la morgue de Milan pour la ramener à Turin. À ce moment du drame, j'ai inséré, comme il me plaît parfois de le faire, un petit épisode comique où le père va frapper à toutes les portes : chez une comtesse, dans un institut religieux, etc., pour récolter de l'argent pour les funérailles de son fils et pouvoir l'enterrer dignement. C'est là le point crucial de la catharsis : l'amour tardif du père pour son fils qui a transgressé les moeurs sociales a peut-être le pouvoir de racheter la figure même du père. [...]

1. *Vespro della beata vergine* est le troisième texte de la « *Tetralogia delle cure* ». Il fut représenté pour la première fois à Benevento, au Cinéma Théâtre Massimo, le 15 septembre 1995 dans une mise en scène de Cherif, scénographie de Arnaldo Pomodoro.

Indications d'Antonio Tarantino

En ouverture des *Vêpres de la vierge bienheureuse*, texte français Jean-Paul Manganaro, 2006.

(Traduction inédite, réalisée dans le cadre de l'Atelier européen de la traduction, Scène nationale d'Orléans, sous la direction de Jacques Le Ny.)

Un père est venu reprendre le corps de son fils, mort suicidé dans les eaux de l'Idroscalo (1). En attendant qu'on fasse l'autopsie, il évoque, dans l'obscurité de la morgue, comme, une nuit, au cours d'un coup de téléphone tumultueux, il a aidé son fils – faisant semblant de seconder sa folie – à affronter et à dépasser les pièges du trépas.

Une décision extrême engendre une entente fatale dans un langage extrême : et donc capable de défaire les nœuds d'une existence « dramatique », dense d'événements emmêlés, d'accidents. Ce qui peut favoriser, en dehors de toute liturgie, la rencontre avec le mythe.

Par des voies occasionnelles, car la poésie en est l'occasion, le héros parvient ainsi à une certitude consciente, quoique opaque, de l'impossibilité d'éviter la tragédie : cette impossibilité demande l'innocence du héros, dont le sort est prisonnier d'un conflit de forces lointaines et étrangères. Telles qu'elles empêchent la prospection de la simple idée de justification.

Ceci engendre chez lui une souffrance tragique qui, tout en le rédimant pas (de quoi, après tout ?), lui permet de prendre part à une fable originaire, à une identité.

1. L'Idroscalo est l'hydrobase près de Linate, transformé depuis en centre sportif et culturel (note du traducteur).

Texte français Jean-Paul Manganaro, 2006.

(Traduction inédite, réalisée dans le cadre de l'Atelier européen de la traduction, Scène nationale d'Orléans, sous la direction de Jacques Le Ny.)

Vêpres, I

Texte français inédit, manuscrit : p. 10-11

Un père est venu reprendre le corps de son fils, mort suicidé dans les eaux de l'Idroscalo. En attendant qu'on fasse l'autopsie, il évoque, dans l'obscurité de la morgue, comme, une nuit, au cours d'un coup de téléphone tumultueux, il a aidé son fils – faisant semblant de seconder sa folie – à affronter et à dépasser les pièges du trépas.

Une décision extrême engendre une entente fatale dans un langage extrême : et donc capable de défaire les nœuds d'une existence « dramatique », dense d'événements emmêlés, d'accidents. Ce qui peut favoriser, en dehors de toute liturgie, la rencontre avec le mythe.

Par des voies occasionnelles, car la poésie en est l'occasion, le héros parvient ainsi à une certitude consciente, quoique opaque, de l'impossibilité d'éviter la tragédie : cette impossibilité demande l'innocence du héros, dont le sort est prisonnier d'un conflit de forces lointaines et étrangères. Telles qu'elles empêchent la prospection de la simple idée de justification.

Ceci engendre chez lui une souffrance tragique qui, tout en le rédimant pas (de quoi, après tout ?), lui permet de prendre part à une fable originaire, à une identité.

I. Je t'aide, c'est sûr que j't'aide

Manuscrit, page 10-11

I.

– [...]

Je t'aide, c'est sûr que j't'aide, j't'ai jamais lâché,
je suis sans doute c'que je suis, c'que dit ta mère,
mais j't'ai jamais lâché,
pas même en ces jours bâtards quand tu t'habillais,
que t'as commencé ta vie de pute,
sainte Vierge ! et moi, dans ce bar, à souffrir,
joli le fiston ! disaient les gens,
joli d'avec sa perruque là, rue Cavalli
et ses hauts talons, c'était l'un sacré beau gosse, que c'était.
Allons donc !!! J't'ai jamais lâché pas même ces jours-là,
j't'aurais crevé de coups pour la honte
avec ta mère qui me les martelait :
« les voilà les résultats ! Les voilà,
bâtard d'un salaud cul terreux que maintenant j'en suis bloquée
à la maison, je sors jamais plus,
qui sait quand je pourrais revenir place Madama
que tous me montrent du doigt, regardez, oh, regardez !
la mère de c'petit putain
le Viergin Bienheureux qu'ils l'appellent déjà,
regardez, regardez ! ».
Les chaussures ? je vais te le dire.
– Fais vite, fais vite !
reste pas dormir là-dessus,
dis-moi des chaussures, commence par là.
Commence, et après l'on verra.
– C'est simple, les chaussures, c'est un classique,
c'est ce que l'on perd le plus.
Neuf cas sur dix les chaussures sont perdues,
toi, tu te les attaches à quelque endroit sur toi
tu te les attaches avec des lacets, fais pas comme les couillons
qui s'font pincer à cause des chaussures,
qu'ils croient ! mais, pour de bon, c'est les premières
les premières qu'on perd, c'est les chaussures :
[...]

Texte français Jean-Paul Manganaro, 2006.

(Traduction inédite, réalisée dans le cadre de l'Atelier européen de la traduction, Scène nationale d'Orléans, sous la direction de Jacques Le Ny.)

Vêpres, II

– [...]

Et y'aurait de quoi pleurer s'il fallait pas faire gaffe à ses affaires,
se tenir en équilibre sur les cothurnes, exact
exactement comme t'as dit toi, pa' :
verres serpents bidons tranchants abandonnés comme sur une lune
une lune tombée là par hasard, étalée par terre,
étrangère à tout désormais, aux orbites aux ellipses,
une lune là qui sait depuis quel temps,
noire, brûlée elle aussi par le soleil grec,
chassée hors du mythe et de la métaphore,
avec les Restes qui vous laissent aucune trêve et les Déchaussés
qui harcèlent la nouvelle troupe de leurs moignons,
les plus jeunes marchant sur leurs malléoles,
sur les genoux les plus vieux
et les anciens qui courent désormais plus que sur leurs mains,
légers d'un corps qui n'est plus que moitié,
et braillent et braillent : « eh, les jeunots !
venez, on va, nous, vous nettoyer vos vitres »,
et les anciens parmi les anciens bondissant sur leurs coudes,
et hurlements dégoûtants jurons horribles insultes,
exactement, pa', juste c'que tu m'as dit toi l'au téléphone,
et les monstres ! goinfres de monstres, bien que sans un temps,
seulement pour entendre le bip bip
(que du tic-tac de l'âme mécanique pas question d'en parler)
aveugles, sans lunettes, qui hurlent et crient.
Et moi, houste, pa', les deux autres derrière moi :
Vite, vite ! qu'un peu qu'ils ont l'impétuosité la lancée la force
ceux de notre tour de notre rôle ou classe,
avant qu'ils s'éteignent les pieds cramés
avant qu'ils soient cuits, comme t'as dit toi, pa',
comme t'as dit l'au téléphone, exactement, pa'.

[...]